

— Qui peut bien venir travailler là ? se demanda Henri, stupéfait, et à quelle besogne sert tout cet attirail ?

Comme il se posait cette question en regardant de droite et de gauche, il remarqua sur la table, deux grandes sébiles ; l'une contenait une quantité de petits disques de métal parfaitement unis, l'autre était remplie de pièce de monnaie neuves et brillantes. Ce fut une révélation pour le jeune homme ; il avait découvert un atelier de faux monnayeurs : immédiatement son cœur se mit à battre avec force et il sentit la sueur perler à son front. Les occupants de la caverne n'étaient peut-être pas loin. Qu'advierait-il s'ils rentraient et le trouvaient là ?

Certainement c'en serait fait de lui, et il n'eut plus qu'une idée : remonter au plus vite.

Il courut vers l'entrée pour saisir la corde, quelle ne fut pas sa terreur en voyant qu'un homme était en train de s'en servir pour descendre, et tout en haut on voyait encore plusieurs têtes penchées sur l'orifice.

Henri sentit son sang se glacer dans ses veines : la route lui était barrée et les hommes d'en haut connaissaient certainement sa présence dans leur repaire, car il avait laissé ouverte la trappe fermant le puits.

Le malheureux garçon retourna précipitamment sur ses pas, rentra dans la caverne, éteignit sa lampe et se jeta dans une encoignure où il se tint immobile. Bientôt cinq hommes à mine de bandits pénétrèrent dans la caverne. Celui qui paraissait le chef sortit un briquet de sa poche et alluma une grosse lampe accrochée au mur, puis il posa un revolver sur la table et dit à ses hommes :

— Celui qui a découvert notre secret se trouve certainement ici, cherchez-le et amenez-le-moi.

Ses compagnons fouillèrent la place et n'eurent pas de peine à découvrir Henri qu'ils saisirent. Il se laissa faire sans résistance. Qu'aurait-il pu tenter contre quatre hommes forts et armés ?

On l'amena devant la table près de laquelle se tenait le chef. Celui-ci toisa Henri d'un air dédaigneux.

— Mon garçon, lui dit-il, tu aurais mieux fait de rester à courir sur la falaise que de te mêler de ce qui ne te regarde pas.

— J'ignorais que cette caverne fût habitée, répondit Henri, un pur hasard n'a fait découvrir le secret de l'entrée, je n'avais aucune mauvaise intention.

— Cela se peut, mais tu n'en as certainement pas de bonnes, maintenant que tu sais ce qui se fait ici ; de notre côté, nous ne pouvons plus être tranquilles.

— Laissez-moi partir, dit le malheureux garçon, je ne dirai rien.

Mais tous les hommes protestèrent.

— Oh ! non ; ce serait trop dangereux pour nous.

— En effet, reprit le chef ; rien ne me prouve qu'une fois rendu à la liberté tu n'iras pas nous dénoncer. Il n'y a que les morts qui ne parlent pas. Aussi, je ne vois qu'un moyen de t'empêcher de bavarder, c'est de te supprimer. N'est-ce pas votre avis, ajouta-t-il en se tournant vers ses compagnons ?

— Oui, oui, répondirent ceux-ci, à l'exception d'un seul, plus jeune que les autres et qui jeta sur Henri un regard de pitié.

Celui-ci était devenu blême. Il allait donc mourir ! Il pensa à ses parents, à ses sœurs qu'il ne reverrait jamais, et un frisson d'angoisse le secoua.

Le chef s'aperçut de son trouble.

— Il y a un moyen pour toi d'échapper à la mort, lui dit-il, c'est de te mettre avec nous. Si tu veux faire partie de notre association, tu auras ta part de bénéfices, mais tu ne nous quitteras plus et tu ne reverras jamais aucun des tiens. Sinon, c'est la mort, choisis.

Le malheureux ne répondit pas ; l'idée de la mort lui paraissait terrible ; d'autre part, il ne pouvait se résoudre à devenir un bandit et à abandonner ceux qui lui étaient si chers ; il hésitait entre la voix de sa conscience et l'instinct de la conservation.

Enfin, les principes religieux qu'il avait reçus l'emportèrent, et il répondit avec fermeté :

— Tuez-moi si vous voulez, mais je ne serai jamais des vôtres.

Les malfaiteurs le regardèrent avec un étonnement où se mêlait une certaine admiration.

— A ton aise, mon garçon, lui dit le chef, mais tu prends là une décision bien grave ; aussi je veux te laisser le temps de la réflexion ; tu vas rester seul ici pendant vingt-quatre heures ; tu auras le loisir de peser le pour et le contre. Demain nous reviendrons, et si tu